L'alternance du possessif et de l'article en espagnol

Alternation between the possessive and the article in Spanish

Marie-France Delport

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2995>

DOI : 10.4000/praxematique.2995

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 1996

Pagination : 35-56

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Marie-France Delport, « L'alternance du possessif et de l'article en espagnol », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 27 | 1996, document 2, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2995> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2995>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

Tous droits réservés

L'alternance du possessif et de l'article en espagnol

Alternation between the possessive and the article in Spanish

Marie-France Delport

- 1 Les grammaires de l'espagnol enseignent que l'usage des déterminants du substantif traditionnellement appelés possessifs est soumis à des restrictions. Il arrive qu'ils doivent céder la place à d'autres éléments du système linguistique, tantôt un simple article, tantôt un binôme constitué dudit article et d'un pronom personnel complément. Ainsi ne dira-t-on pas **Carmen cierra sus ojos* mais *Carmen cierra los ojos*, **Mario oprime su mano* mais *Mario le oprime la mano*, **Valentina ha roto su brazo* mais *Valentina se ha roto el brazo*. Il n'y a là rien de spécifiquement espagnol, au demeurant, et le français dit de même *Carmen ferme les yeux*, *Mario lui serre la main*, *Valentine s'est cassé le bras*. L'espagnol cependant étend cette sorte de restriction à bien d'autres éléments qu'aux parties du corps. Les grammaires énumèrent parmi ces éléments « les noms de parenté, les actions et les facultés psychiques, certains actes psychophysiques expressifs et intentionnels (voix, geste, regard, rire, pleurs etc.), les vêtements, les ornements, les ustensiles habituels et dont l'homme fait usage communément... »¹. En règle générale, précise-t-on, l'espagnol fait du possessif un usage moindre que d'autres langues. Son emploi, souvent jugé *lourd* et *maladroit*, est imputé à une influence étrangère de mauvais aloi, mis au compte de traducteurs débutants et censuré pour son caractère *redondant*². Aux cas précédemment évoqués, on ajoute alors à titre d'exemples des phrases, venues du langage publicitaire et qu'on juge inacceptables, comme *Pase sus vacaciones en la playa de X* (*Passez vos vacances sur la plage de X*) ou *Aumente su renta invirtiendo sus ahorros en acciones de X* (*Augmentez vos revenus en investissant vos économies dans des actions de X*).
- 2 Aux yeux des grammairiens c'est donc, très clairement, la nature des *objets possédés* qui détermine l'acceptation ou le rejet du possessif. Dans le même temps, il semble qu'on ait quelque peine à tracer une frontière claire entre la classe des objets compatibles avec le possessif et celle de ceux qui le récuseraient. Si la comparaison, plus ou moins explicite, avec d'autres langues semble jouer un rôle dans la prise de conscience de

l'incongruité qu'il y a parfois à user du possessif, pour l'essentiel une telle position du problème repose sur un fondement plus général, et qui vaut quel que soit l'élément linguistique en cause. L'idée même que puisse être accepté ou refusé l'emploi d'un mot implique qu'on se représente des situations telles qu'on serait en droit d'attendre qu'il y paraisse, des situations en harmonie avec ce qu'il déclare, des situations pour l'évocation desquelles, en quelque sorte, il serait fait. Ces situations, c'est l'expérience, bien sûr, qui les offre. L'expérience du monde à quoi le langage permet de référer, celle que le linguiste reconstitue autour de l'énoncé qu'il observe. Il établit un lien sémantique entre le possessif et les situations qui l'accompagnent, et s'étonne, ensuite, que d'autres situations où il reconnaît les mêmes paramètres s'accommodent mal de ce possessif, le rejettent parfois absolument.

- 3 Comme souvent dans l'approche des problèmes linguistiques, on se met dans des difficultés qui n'existent que parce que l'on confond les mots et ce à quoi ils permettent de référer : on cherche alors à retrouver dans les critères qui règlent l'usage des premiers les distinctions que l'on est capable d'opérer dans le monde. Si des uns à l'autre quelque chose passe bien évidemment, si l'expérience indéniablement a présidé à la constitution des unités linguistiques, si notre système linguistique conditionne les découpages que nous pouvons pratiquer dans la masse du réel, c'est à tort, sans doute, que nous attendons des mots qu'ils reflètent l'entier des relations que nous savons lire dans l'expérience pour l'évocation de laquelle on les sollicite. Et à tort, aussi, que nous les croyons requis dès que surgit une situation où pourrait se lire leur reflet.
- 4 On ne s'attardera pas sur les termes de *possession*, *possessif*, *possesseur*, objet *possédé*. Ils sont sans doute mal venus : dans leur escorte on croit reconnaître le verbe *posséder* et l'on s'irrite de ne pouvoir recourir à lui pour réunir les deux éléments que met en relation le *possessif*. Si *ma voiture* peut être effectivement la voiture que *je possède* – mais elle pourrait être tout aussi bien celle que je viens de dessiner ou celle, ferroviaire, dans laquelle j'ai loué une place –, la glose par *posséder* ne convient plus dès que je parle de *mon film préféré*, de *mon dentiste* ou de *ma dernière angine*. On a écrit bien des pages sur ce sujet et analysé par le menu toutes les espèces de rapports qui peuvent réunir dans le monde de l'expérience les éléments que le possessif enlace³. La critique de cette même terminologie a été menée de façon décisive à propos des verbes dits de possession⁴. D'autres termes ont été proposés en remplacement de l'appellation *possessif* : pronoms personnels complétifs pour l'adjectif possessif, pronoms personnels supplétifs pour le pronom possessif, choisissait Gustave Guillaume⁵ ; article et adjectif personnels, pour *mon* et pour *le mien*, retenaient Gérard Moignet⁶ ou Jack Schmidely⁷. Ici encore l'essentiel est de savoir de quoi on parle. De ne pas confondre les mots et les choses, le signe qui permet de référer au monde et le monde auquel il réfère. Et de n'accorder à la terminologie aucune autre valeur que celle d'une pure convention. Paraphrasant le propos tenu par Emilio Alarcos Llorach dans la dernière grammaire publiée sous les auspices de la Real Academia⁸, on dira qu'il existe « mille sortes réelles d'appartenance ou de possession » ; qu'il s'agit là de « variétés de la réalité extra-linguistique, [...] de variantes de la relation unique, établie entre deux objets, que nous appelons possession » et qui seule intéresse la langue. Ce qu'il importe de considérer, c'est ce que disent les mots mis à contribution pour signifier cette relation. En partant de l'évidence que, si l'on demande à ces mots d'évoquer tant de relations entre les êtres du monde, et des relations si diverses entre elles, il faut que lesdits mots soient indifférents à ces distinctions expérientielles, qu'ils les transcendent. Pour cela, il faut qu'ils soient puissants, généraux et, par conséquent, bien peu chargés de matière. Pour se mettre au

service de tant de causes, il faut qu'ils ne disent que le minimum, nécessaire et suffisant, requis pour faire leur office de signal⁹.

Les solutions expressives : possessif, article, pronom

5 Soit l'exemple suivant :

(1) *Sus amigos ocultaban el rostro turbadamente contra su hombro y le golpeaban frenéticamente la espalda con la mano derecha como si pretendieran sacudirle el polvo a su suéter azul.*

Delibes M., *Cinco horas con Mario*, p. 18.

6 (c'est-à-dire, mot-à-mot : *Ses amis cachaient le visage avec trouble contre son épaule et lui tapotaient frénétiquement le dos avec la main droite comme s'ils prétendaient lui enlever la poussière à son sweater bleu*).

7 A trois reprises apparaît un possessif, sous forme plurielle *sus* puis singulière *su*. Avec lui est posée une relation entre deux éléments, qu'on symbolisera $A \mathcal{R} B$:

8 - Un élément, qu'on appellera le *possesseur*, dont est exclusivement déclaré le rang personnel, 3ème. L'espagnol, à l'instar du français, ne distingue pas, alors, le genre du possesseur, comme le fait l'anglais par exemple. Mais, se séparant du français qui distingue *son-sa* de *leur*, il indiscrimine également le nombre de ce possesseur¹⁰. Référentiellement A pourra prendre le visage d'un être singulier ou d'êtres pluriels, d'être(s) purement délocuté(s) ou encore – c'est une particularité de l'espagnol d'être(s) allocutaire(s) à qui je m'adresse en usant d'une forme distanciatrice, dite « de politesse ». Indifférente à toutes ces variations référentielles, la forme linguistique déclare seulement le rang personnel pur de A¹¹ ; cette déclaration est, d'ailleurs, ce qui se retrouve toujours dans le possessif, quelle que soit la langue considérée.

9 - De l'élément B, le *possédé*, n'est déclaré que le nombre singulier (*su*), pluriel (*sus*). C'est seulement quand A est de rang personnel 1 ou 2 du pluriel que se signifie le genre de B (*nuestro / nuestra vuestro / vuestra*).

10 - De la relation $\mathcal{R}$ on peut dire qu'elle est de type incidentiel : elle place un apport B (dont l'identité particulière est fournie par le substantif subséquent) dans la dépendance d'un support personnel A. Gustave Guillaume¹² justifiait ainsi la valeur « complétive » qu'il associait, comme on l'a dit, aux « pronoms possessifs » *mon, ton, son*, etc. :

ils interviennent, pour le bien régler, dans le mécanisme d'incidence selon lequel le substantif apporteur de signification cherche, pour la signification apportée, un support. Ce support, dont le substantif par lui-même annonce la nature, a son extension déterminée par lesdits pronoms (possessifs complétifs). Les pronoms en question font donc partie intégrante du mécanisme d'incidence nominale.

11 Quand, dans ma phrase, survient le premier possessif, *sus*, il pose une relation qui, potentiellement, réfère à l'ensemble des êtres ayant relation avec la 3e personne pure qui instancie A. Le substantif subséquent, *amigos*, déclare qu'une sélection effective a été opérée dans cet ensemble potentiel, qu'ont été retenus les êtres auxquels *amigos* peut faire référence. Les mêmes opérations se répètent quand surviennent les possessifs suivants. N'ont été retenus que *les êtres...* ou que *des êtres...* ? La sélection effective opérée par le possessif est-elle celle d'une totalité ou celle d'un prélèvement ? En clair, si le possessif entretient des rapports avec l'article, la détermination qu'il

apporte l'apparente-t-elle davantage à l'article extensif *el* ou à l'article extracteur *un* ? C'est un point sur lequel il importera de revenir.

- 12 La personne 3ème qui instancie A et dans la sphère de laquelle sont successivement retenus des *amigos*, un *hombro*, un *suéter azul*, contexte et co-texte permettent de lui assigner même référence, le personnage du roman appelé Carmen. Ce personnage, dans notre exemple, intervient donc par trois fois au titre de possesseur signifié par le rang personnel du possessif. Un autre élément du texte est référentiellement attaché à ce même personnage : *la espalda*. La mise en relation, cette fois, mobilise deux signifiants, l'article *la* et le pronom *le*.
- 13 - Le pronom *le* – dont l'usage dans ce type de constructions, « possessives » aux yeux des grammairiens, est par eux dénommé « datif éthique » – correspond en effet à peu près à la forme dative de la déclinaison latine ; il en est d'ailleurs formellement le descendant. Datif, objet 2, objet indirect ou *bénéficiaire* comme on préfère l'appeler¹³, il pose un être singulier de rang 3, engagé, en tant que bénéficiaire dans une relation avec l'être acteur (« sujet ») du verbe, ainsi que le dit sa forme déclinée.
- 14 - Lorsqu'il se présente sous sa forme en -L-, l'article, dont on sait qu'il définit l'extensité du substantif, donne de celle-ci la représentation large. Par opposition à l'article en -N-, extracteur d'une unité, singularisant, l'article en -L-, généralisant, pose une totalité dont le substantif déclare l'identité. Cette totalité, effective dans la circonstance où paraît la phrase, peut ne pas coïncider (c'est là le cas le plus fréquent sans doute) avec l'entier des êtres du monde expérientiel évocables par le substantif. C'est ce que Gustave Guillaume résumait en disant de cet article qu'il « exprime seulement qu'un nom est répandu sur tout un champ de vision »¹⁴. A la circonstance, au contexte, au co-texte, il revient de fournir ce « champ de vision », cet espace alloué au développement du substantif, dont l'article extensif dit qu'il l'occupe tout entier. C'est, à cet endroit de notre exemple, le rôle précisément tenu par le pronom *le* : l'être auquel *le* réfère constitue le « champ de vision » et *la* pose la totalité *espalda* qui lui est rapportée. L'affaire paraît se jouer de la manière suivante. On a d'abord posé l'être singulier de 3ème personne (ici Carmen) dans la fonction de bénéficiaire qu'il remplit à l'égard des acteurs de l'opération *golpeaban*. Puis, dans un second temps, on a posé l'élément *la espalda* concerné, au titre d'objet, par la même opération *golpeaban*. Comme, en outre, *espalda* réfère à un objet d'expérience appartenant à la classe des « parties du corps » et qu'à ce titre il est susceptible d'entrer dans un rapport de partie à tout avec n'importe quel être humain, l'identification entre le bénéficiaire de l'opération et le possesseur de la partie du corps peut s'effectuer. Si je reprends les éléments dont j'ai postulé que le possessif les mettait en place, soit A 1 B, je pourrais dire que, cette fois-ci, *le* donne son identité à A ; B est, comme précédemment, défini par le substantif (*espalda*) et la relation 1 s'instaure par le jeu conjoint de l'opération *golpeaban* et des actants qu'elle fait intervenir, d'une part, du rapport référentiel de partie à tout suggéré par le mot *espalda*, d'autre part.
- 15 Une constatation s'impose : le rapport de partie à tout, l'appartenance à la classe référentielle des parties du corps, au monde des « possessions inaliénables », n'est pas décisif pour le choix de l'une ou l'autre solution expressive ; épaulement et dos ne sont pas logés à la même enseigne et, dans la même séquence, *su hombro* et *le...la espalda* se succèdent.
- 16 D'autres « parties du corps » interviennent encore : *el rostro* et, plus loin, *la mano derecha*. Dans l'expérience narrée, visage et main appartiennent aux amis de Carmen.

Aux êtres qui sont les « sujets », les acteurs des opérations *ocultaban* et *golpeaban*. Comme précédemment, des êtres (pluriels cette fois), de rang 3ème, humains et donc susceptibles dans la réalité de « posséder » visage et main droite, sont posés ; en tant qu'acteurs d'opérations qui font également intervenir, l'une, le visage, l'autre, la main droite. Cet assemblage d'éléments permet que s'institue analytiquement un rapport du même ordre que celui que déclare ailleurs, synthétiquement, le possessif. C'est, au bout du compte, deux modes expressifs, et deux seulement, qui sont en concurrence.

- 17 Le possessif est une forme de langue qui, d'emblée et synthétiquement, pose la relation $A \mathcal{R} B$ qu'on a dite. Face à lui, une combinaison discursive installe, analytiquement :

- un être A qui peut se trouver remplir le rôle de support du verbe :

(2) Carmen recuesta levemente *la nuca* en la pared.

Delibes M., p. 9.

[Carmen, (A), appuie doucement *la nuque*, (B), contre le mur] ou le rôle de complément d'objet :

(3) Carmen se inclinaba y *la besaba* en *las dos mejillas*.

Ibid., p. 11.

[Carmen se penchait et *l'*, (A), embrassait sur *les deux joues*, (B)] ou le rôle de bénéficiaire :

(4) *Las cejas* casi *le cubrían los ojos*.

Ibid., p. 19.

[*Les sourcils lui*, (A), couvraient presque *les yeux*, (B)]

(5)... *le golpeaban la espalda*...

Ibid., p. 18.

[*ils lui*, (A), tapotaient *le dos*, (B)]

- une relation $\mathcal{R}$ sur laquelle on va revenir, et

- un être B précédé, cette fois, de l'article.

- 18 En l'absence de toute déclaration de A, le rapport personnel, essentiel dans la relation possessive, disparaît. Il peut en résulter une certaine étrangeté dans la présentation, sous article, d'éléments dont l'expérience enseigne qu'ils sont les parties d'un tout et qu'on donne alors comme autonomes, pris en eux-mêmes, indépendamment de l'être personnel auquel, dans le monde des *realia*, ils sont intimement liés. Le romancier Azorín, décrivant une femme, énumère ainsi :

(6) *La tez*, de una suavidad sedena ; *los ojos* rasgados, claros, profundos ; [...] *la línea del pecho* turgido ; *la comba* graciosa. En *los ojos*...

Azorín, *El caballero inactual*, p. 99.

(*Le teint* [...] *les yeux* [...] *la ligne de la poitrine* [...] *la cambrure* [...] Dans *les yeux*...)

- 19 Moins bien venu, involontairement cocasse, ce signalement, dans la rubrique « faits divers » de l'ABC, procède de la même manière :

(7) Iba entonces vestida con una falda y cinturón verdes, jersey blanco y zapatos negros. *El pelo* y *los ojos* también son de color negro.

(Elle portait alors une jupe et une ceinture vertes, un pull blanc et des chaussures noires. *Les cheveux* et *les yeux* sont aussi de couleur noire).

- 20 Une fois le rang personnel de A déclaré par l'acteur support du verbe ou par un pronom décliné, tout se passe comme si l'on opérait une soustraction. De ce que dirait le possessif, après qu'on a retiré le rang personnel du possesseur, il reste à déclarer, outre la relation possessive, un minimum nécessaire, l'extensité nominale. Gustave Guillaume définissait possessifs et démonstratifs, « discriminants de l'extension nominale », comme des « cas particuliers de la fonction générale assurée par l'article »¹⁵. Il faut ici ajouter que possessifs et démonstratifs œuvrent dans la même direction, généralisante, que l'article en -L-.

- 21 L'histoire de cet article (issu du démonstratif latin *ILLE*), la syntaxe du possessif dans d'autres langues (italien ou portugais, par exemple) qui conjoignent l'article extensif et le possessif (*il mio paese, o meu pais*), la syntaxe médiévale du possessif espagnol, qui pouvait également les réunir (*la mi tierra*)¹⁶, forment autant d'indices de cette commune orientation. On l'a dit, l'article en -L- pose une totalité dont le substantif définit l'identité. Il s'agit d'une totalité effective dans la circonstance où paraît la phrase. Si je demande : *¿Ves el coche en la plaza ?* (« Tu vois la voiture sur la place ? »), cette phrase suppose ou bien qu'il n'y a qu'une seule voiture effectivement sur la place à cet instant et donc *el coche* représente la totalité *voiture* effectivement observable, ou bien des données antérieures, linguistiques ou extra-linguistiques, qui font que dans notre échange discursif la voiture en question, la mienne ou celle dont je viens de parler par exemple, a été constituée en totalité, après avoir été extraite d'un ensemble et particularisée.
- 22 Eh bien, il semble que se produise avec le possessif quelque chose d'homologue. Quand je dis *mi hijo*, je ne signifie pas nécessairement que je n'ai qu'un seul fils ; peut-être suis-je à la tête d'une nombreuse progéniture mâle ; et même si tous ces jeunes gens m'entourent à l'instant où je parle, je puis présenter chacun séparément en disant qu'il est *mon fils*. A cet instant je ne me représente pas l'ensemble de mes fils pour extraire l'un d'entre eux – pour cela j'aurais recours à *uno de mis hijos, un de mes fils*. Je constitue en totalité circonstancielle l'être sur lequel s'arrête ma pensée et je décline l'identité effective (*hijo*) de cette totalité potentiellement en rapport avec moi qu'en soi pose le possessif *mi*.
- 23 A propos de l'exemple n° 1, il faut, ici, observer que l'on aurait pu trouver *le golpeaban la espalda con una mano* au lieu de *con la mano derecha* (« lui tapotaient le dos avec une main » au lieu de « avec la main droite »). Une construction possessive ne s'en serait pas moins agencée, avec, cette fois, en situation de possédé une unité prélevée sur un ensemble ; une construction possessive, mais une construction différente de celle que met sur pied, dès la langue, le mot appelé « possessif ».

La part du verbe

- 24 Dans toute construction possessive il faut, on l'a dit, trois constituants. Dans la structure discursive analytique, le troisième, la relation *R*, est mis en place, avant tout, par le verbe puisque c'est autour de lui, et selon le chemin que sa lexicogénèse a d'abord tracé¹⁷, que se distribuent les divers actants, que s'organisent les rapports des uns avec les autres. Ceux, peu nombreux d'ailleurs, qui ont examiné la question de l'alternance possessif / article n'en ont généralement pas fait grand cas. Violeta Demonte observe, sans s'y attarder, que la répartition entre possessif et construction « pronom datif + article » doit sans doute beaucoup à la nature de la relation que le verbe établit avec le substantif « possédé »¹⁸. Salvador Fernández Ramírez¹⁹ souligne la prévalence de l'article lorsqu'interviennent les verbes *tener, llevar, traer*, c'est-à-dire des verbes qui permettent d'établir précisément, soit de façon statique soit de façon dynamique, une relation qu'on appellera « de possession », et qui se laissent traduire, entre autres possibilités, par *avoir* ou *porter*. A propos de cette alternance de l'article et du possessif, Gustave Guillaume²⁰, pour sa part, observe qu'en français l'article se rencontre lorsqu'est en cause ce qu'il appelle « la tenue d'objet », c'est-à-dire, au bout du compte, lorsqu'intervient le verbe *avoir* ; ou bien dans les cas de « déclaration d'une sensation »

ou de « représentation de gestes », opérations qui ont leur siège à l'intérieur d'un être « possesseur » des éléments du corps atteints par la sensation ou mis en branle par le geste.

- 25 Il faudrait assurément pousser beaucoup plus avant l'investigation. On s'apercevrait sans doute qu'on ne peut classer les verbes en deux groupes, ceux qui récuseraient le possessif, ceux qui l'accepteraient. Il faudrait, en tout état de cause, prendre en compte tout ensemble et le verbe et la nature de l'objet possédé. Un recensement de ces constructions – qui exigerait d'autres dimensions que celles d'un article – ne pourrait se faire qu'en tenant compte de certaines distinctions générales. Distinction, d'abord, des relations syntaxiques entre les deux éléments que sont le verbe et l'objet possédé (B en position de sujet, d'objet, de circonstant, d'apposition...). Dans les pages qu'on vient de citer, Guillaume est conduit à prendre en considération de nombreuses variantes dans ces constructions, variantes qui, selon les cas, s'accommodent de l'article ou du possessif. Pour l'espagnol, ces variantes seraient sans doute différentes et, surtout, plus nombreuses.
- 26 Distinction, ensuite, des alternances possibles entre présence ou absence d'un pronom déclarant la personne A. C'est ainsi qu'avec certains verbes, le pronom n'apparaît que si A n'a pas même référence que le support acteur (« sujet ») du verbe :
- Événement « ouvrir la main »
 - B = « la main de Carmen »
 - Carmen $\emptyset$ abre la mano
 - B = « la main de Mario »
 - Carmen *le* abre la mano
- 27 Tandis qu'avec d'autres verbes un pronom, constituant avec le « sujet » un support complexe à propos de qui est posée la relation que le verbe explicite, est requis :
- 28 - Événement « casser le bras »
- B = « le bras de Carmen »
 - Carmen *se* rompe el brazo
 - B = « le bras de Mario »
 - Carmen *le* rompe el brazo.
- 29 Examinant ces distinctions, on a le sentiment d'entrer dans de tout autres problèmes que celui dont on est parti, en particulier celui de la pronominalisation et, finalement, celui de l'analyse des lexigénèses. La question du délaissement du possessif ne pourrait sans doute pas être parfaitement décrite à moindres frais.
- 30 Distinction, pour finir, entre les constructions qui rejettent absolument le possessif (*me duele la mano*, mot-à-mot « me fait mal la main ») et celles qui peuvent l'admettre, moyennant un effet « expressif » sur lequel on reviendra.

La question des « objets possédés »

- 31 Il faut en venir à la nature des « objets possédés », de ce qui instancie B. Une fois remplies toutes les conditions syntaxiques et discursives qu'on a dites, elle joue, indiscutablement, un rôle. Mais, on l'a d'emblée annoncé, les listes classificatrices esquissées par les grammairiens s'achèvent toujours sur un *et caetera*. Et le non hispanophone éprouve bien de la difficulté à percevoir le rapport qui peut unir certains

des substantifs mis en cause, rapport dont les grammairiens hispanophones semblent proclamer l'évidence.

- 32 Les « parties du corps » sont au premier chef concernées, en espagnol comme en français. Les « pièces d'habillement » aussi, et dans les deux langues, même si les conditions discursives posées à l'absence du possessif sont plus restreintes en français. Guillaume ouvrait ainsi le chapitre déjà mentionné :

L'explication qu'on donne ordinairement de l'emploi de l'article au lieu du possessif, dans une phrase comme : *Ils osent nous parler le chapeau sur le nez*, est que le rapport de possession étant aperçu immédiatement, une indication expresse à cet égard serait superflue. Cette explication a le mérite de la simplicité, et le défaut de l'inexactitude. On dira, en effet, avec une évidence non moins immédiate du rapport de possession : *Il rabaissa son chapeau sur ses yeux*. [...]

Il ressort de ceci, d'une part, qu'il existe dans ce genre de phrases quelque chose à quoi l'esprit s'attache pour répartir le possessif et l'article, et, d'autre part, que ce quelque chose n'est pas le degré d'évidence du rapport possessif.

- 33 On ne saurait mieux dire et, à moins de supposer des yeux plus perçants aux habitants d'outre Pyrénées, il faut admettre que le degré d'évidence n'est, en tout cas, pas seul en cause. Précisons seulement que l'espagnol, ici, ferait choix de l'article.

(8) Mr Witt se quitó *el* sombrero y siguió adelante.

Sender R., p. 226.

(mot-à-mot : Mr Witt s'enleva *le* chapeau et poursuivit).

- 34 Le rapport de partie à tout, s'il n'est pas décisif, n'est pas sans pertinence²¹. Il se pourrait qu'il soit une condition nécessaire, il n'est pas une condition suffisante. Une condition favorable, oui, en tout cas, et le premier exemple examiné le faisait voir clairement ; le vêtement étant à son tour pris comme « possesseur », la poussière qui y avait adhéré recevait, linguistiquement, le traitement réservé l'instant d'avant au dos de Carmen :

como si pretendieran sacudirle *el* polvo a su suéter azul.

(mot-à-mot : comme s'ils prétendaient *lui* enlever *la* poussière à son sweater bleu).

- 35 Le pronom *le* référait au sweater, la poussière était celle qui, fictivement, s'y serait incrustée, serait prélevable, ferait donc partie du sweater.

- 36 Comment définir le lien qui unit le contrebandier à sa marchandise ? Elle est ce qui assure sa subsistance, conditionne sa vie, définit en quelque sorte son statut. Comme le dit l'expression populaire, elle est « une partie de lui-même », il y tient « comme à la prune de ses yeux » :

(9) Un buen día [...] le siguieron los carabineros, *le* descubrieron *el* alijo y lo mandaron a presidio.

Cela C. J., p. 30.

(mot-à-mot : Un beau jour [...] les carabiniers le suivirent, *lui* découvrirent *la* marchandise et l'envoyèrent au bagne).

- 37 Les fiançailles représentent un moment de la vie du personnage, définissent cette portion de son existence et la conditionnent :

(10) El inglés recordó otra vez el desconcierto que le produjo durante *el* noviazgo el contraste de la figura de Milagritos...

Sender R., p. 17.

- 38 A dire le vrai, si l'on a retenu ce dernier exemple c'est sans doute sous l'impulsion de la traduction qui a été proposée²² : « L'Anglais se rappela une nouvelle fois la gêne que, pendant *leurs* fiançailles, lui avait produit le contraste entre une Milagritos... ». Le

traducteur n'était pas tenu d'employer le possessif, l'article pouvait convenir en français aussi. Cependant, on sait que souvent les traducteurs prennent le parti de l'*orthonymie*²³ et l'on peut juger intéressant le sentiment « spontané », « naturel » qui a dû, ici, pousser le traducteur à « lire » un possessif là où le texte original exhibait un article.

- 39 On l'a dit, les Académiciens royaux commandent qu'on dise « Pasa las vacaciones en... », « Aumente la renta invirtiendo los ahorros... ». Il en est un peu des vacances comme des fiançailles de l'exemple précédent. Elles sont une partie de l'existence, elles lui donnent, temporairement, forme. Les revenus, les économies, ce sont évidemment des sortes de biens matériels, des valeurs que l'on « possède ». On peut remarquer que les mêmes Académiciens n'interdiraient sans doute pas à un banquier, soucieux des intérêts de deux époux, de suggérer au mari qui administre les biens du couple : « Aumente su renta y la de su mujer » (Augmentez votre revenu et celui de votre femme) ou « Invierta sus ahorros y los de su mujer » (Investissez vos économies et celles de votre femme). Le possessif peut revenir dès lors que s'établit une situation de contraste :

(11) Tiene tío Pablo cogida entre sus manos la mano de Inés. Azorín, *Doña Inés*, p. 113.

(Oncle Pablo a pris / tient entre ses mains la main d'Inès).

- 40 Carmen ne veut pas quitter la chambre de Mario, où celui-ci, mort, repose. Son amie veut l'obliger à se coucher un moment, dans sa propre chambre. Malgré « l'évidence » de la situation, le possessif est convoqué :

(12) Valen [...] la arrastra [...] hasta su habitación.

Delibes M., p. 9.

(Valen [...] l'entraîne [...] jusque dans sa chambre).

- 41 Dès lors qu'on entend discriminer une relation personnelle entre plusieurs autres possibles ou bien, au contraire, manifester que plusieurs éléments renvoient au même possesseur, le possessif survient. Ailleurs, non nécessaire, par le fait même qu'on pourrait ne pas faire appel à lui, il reste également disponible pour produire un effet qu'on qualifie d'expressif²⁴ :

(13) Una mocita cantó, con su vocecilla delgada e insegura. Sender R., p. 70.

(Une fillette chanta, de sa petite voix frêle et incertaine).

(14) También detonaban los libros, tras el fénix, con sus lomos brillantes.

Delibes M., p. 13.

(Les livres détonaient, eux aussi, derrière le cercueil, avec leurs dos brillants).

- 42 Le rapport de partie à tout qui, dans le monde, unit assurément un être humain et sa voix, un livre et son dos, aurait permis que le lien « possessif » se construise sans l'emploi du possessif²⁵. Il n'a nullement obligé à refuser ce possessif.

- 43 Gustave Guillaume²⁶ relève des cas d'emploi du possessif tels que *il tendait sa main rougie* (par rapport à *il tendait la main*), *il souffre de son pauvre bras* (en face de *il souffre du bras*) ou encore cet exemple emprunté aux *Misérables* (I, 2) de Victor Hugo :

Jean Valjean rentra dans sa contemplation, sa casquette dans la main gauche, sa massue dans la main droite, ses cheveux hérissés sur sa tête farouche.

- 44 A chaque fois l'adjectivation opère alors une particularisation ; on ne se trouve plus devant des expressions « figées » où joue, systématiquement, le rapport, vrai pour tous et en toutes circonstances puisqu'inscrit dans les réalités référentielles, entre un homme et la main qu'il tend et qui ne peut être que la sienne, entre un homme et le bras qui le fait souffrir et ne peut être que le sien, entre un homme et des cheveux sur

une tête qui ne peuvent être que siens. L'élément possédé semble, au contraire, acquérir une sorte d'autonomie, d'indépendance ; il est vu exister en soi et non plus comme l'évidente partie d'un tout : c'est le possessif qui est alors convoqué.

Expression linguistique et référent expérientiel

- 45 Le rapport de partie à tout peut donc être donné par l'expérience et sa prise en compte linguistique refusée. Il peut, à l'inverse, n'être pas donné par l'expérience et se construire, par le même moyen linguistique qui opère dans les cas où il existe référentiellement (on songe ici à l'exemple du sweater et de « sa » poussière). Ce qui toujours semble en cause, c'est le statut que le locuteur accorde à l'objet possédé, d'une part, celui qu'il confère au possesseur, d'autre part. L'un et l'autre semblent installés sur les plateaux d'une balance. Ou bien l'objet possédé pèse plus lourd : on lui accorde linguistiquement sa propre autonomie, indépendamment de celle dont il jouit ou non référentiellement. Le possessif se borne à le relier personnellement. Ou bien c'est du côté du possesseur que penche la balance : le rapport de la partie au tout prévaut, il est sommé de jouer son rôle et l'objet possédé est montré dépourvu, ou privé, d'autonomie ; dans le même temps, si le possesseur n'est pas engagé en tant qu'acteur ou objet dans l'opération dite par le verbe, il va être vu comme le bénéficiaire de cette opération et installé par le pronom en tant qu'être concerné, tout entier, par cette opération ; le reste de la phrase (l'article et l'objet possédé) précise ensuite ce qui en lui est véritablement affecté. Tandis que la construction possessive, avec article devant l'objet possédé, donne la prééminence au possesseur²⁷, l'emploi du possessif va de pair avec une autonomie – acquise ou innée – de l'objet possédé, lequel tient alors le rôle prédominant. Dans la sélection de l'une ou l'autre solution expressive, dans le choix de l'une ou l'autre prééminence, on conçoit sans peine que le caractère spécifique de l'opération dite par le verbe puisse jouer un rôle décisif. S'il est tel que l'être possesseur se trouve fortement impliqué, affecté, la solution qui le met sur le devant de la scène prévaudra. Moins engagé, il ne sera convoqué qu'au titre de son rang personnel par l'entremise du possessif. Ainsi la combinaison avec l'objet *rostro* (« visage ») d'événements tels que *lesionar* (« blesser »), *acariciar* (« caresser »), *contemplar* (« contempler ») conduira à des choix différents. Le possesseur du visage sera vu affecté dans son être par la blessure, qui peut-être lui cause de la douleur et qui l'atteint plus ou moins durablement. On choisira normalement la construction avec pronom. A l'inverse, dans l'expérience aucune conséquence directe ne résulte de l'observation pour le possesseur du visage ; celui-ci peut même ne pas s'apercevoir qu'un regard s'attarde sur son visage. Le recours au possessif sera la forme usuelle. Sentir une caresse sur son visage produit une sensation agréable mais fugace à l'être possesseur. A ce degré intermédiaire d'implication semble correspondre un usage à peu près égal de l'une et l'autre tournure, selon qu'on préférera impliquer davantage tout l'être ou conférer plus d'autonomie à son visage, le considérer davantage en soi.
- 46 De multiples situations de l'expérience acceptent de se laisser représenter sous les traits schématiques d'une « relation de possession ». Les deux solutions expressives que constituent, d'une part, le possessif et, d'autre part, une construction discursive avec traitement par l'article de l'objet possédé se distribuent selon des critères plus complexes qu'on ne le dit ordinairement. Il est indéniable que les situations où un rapport de partie à tout intervient constituent des cas favorables à la démission du

possessif au profit de la construction analytique. Encore faut-il que la relation posée par le verbe fasse fond sur ce rapport de partie à tout inscrit dans les choses. Elle peut l'activer ou, au contraire, le neutraliser. Mais, par delà ces catégories favorables, c'est l'entier du monde qui, en espagnol, peut être concerné par ce problème linguistique. Aucun objet n'est exclu, *a priori*, de cette construction possessive « substitut » du possessif. Les relations mises en place par le verbe peuvent permettre de construire entre deux éléments un rapport de partie à tout que le monde référentiel ne livre pas nécessairement.

- 47 Si, dans ses principes, le mécanisme joue pour les locuteurs français aussi bien que pour les locuteurs espagnols, ces derniers étendent l'application dudit mécanisme à un nombre bien plus grand de cas. Il n'est sans doute pas besoin d'imaginer, dans les outils linguistiques convoqués – possessif, article, pronom – une différence constitutive pour expliquer cela. Il y a une certaine naïveté à condamner l'emploi du possessif au nom de la lourdeur et du pléonasma en supposant à d'autres, aux locuteurs d'autres langues, un épiderme moins sensible. Il y aurait surtout bien de la naïveté à prêter aux uns une parfaite lucidité, aux autres une ridicule cécité devant l'évidence de relations que le monde offre aux regards de tous. C'est ailleurs qu'il faut chercher la raison des différences qu'on a succinctement évoquées. Non pas dans la perception de liens référentiels évidents mais dans le degré de leur prise en compte dans le discours. Le possessif dit, dès la langue, une relation dont on peut obtenir, discursivement, une expression approchée, au terme d'une construction qui prendra en compte tout à la fois le rapport de partie à tout susceptible de relier les objets du monde et l'activation que l'événement évoqué en permet. C'est cette prise en compte que, sans doute, l'espagnol autorise avec plus de largesse. Et la raison des différences observées entre sa « syntaxe possessive » et celle du français, il la faut aller chercher non dans les représentations du monde mais dans la considération qui leur est accordée. La part qui, dans le discours, revient donc à l'extra-linguistique semble, sur ce point, plus grande en espagnol. La part, du moins, qui est banalement, orthonymiquement, concédée. On peut encore dire que ce qui, ici, diffère de l'espagnol au français c'est la place que l'on octroie à ce qui de la relation possessive reste implicite dans la phrase²⁸. L'espagnol s'en remet moins souvent à la langue – *i. e.* au possessif – et plus souvent au discours – à une construction où seront pris en compte les rapports qui dans le monde référentiel peuvent être tissés entre les êtres ou les objets qu'un même événement met en scène. Et ce qui fait alors la spécificité de l'espagnol, c'est la dose acceptable de ce qui de la relation possessive peut rester implicite. Les langues diffèrent aussi, peut-être, par ce qu'elles peuvent – ou doivent même – taire.

BIBLIOGRAPHIE

ALARCOS LLORACH E. (1994) *Gramática de la lengua española*, Espasa-Calpe, Madrid, § 129.

CHEVALIER J. C. (1977) « De l'opposition *aver – tener* », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n° 2, p. 5-48.

- CHEVALIER J. C. (1978) *Verbe et phrase (Les problèmes de la voix en espagnol et en français)*, Éditions hispaniques, Paris.
- CHEVALIER J. C. (1982) « Le péché de réalité », *Langues et linguistique* n°8, t. 2, Québec, p. 92-125.
- CHEVALIER J. C. (1985) « Un nouveau Passage du Nord-Ouest (De la Langue au Discours, du sémiotique au sémantique) », *Bulletin hispanique*, t. LXXXVII, n°3-4, *Linguistique et poétique*, p. 91-115.
- CHEVALIER J. C. (1988) « Le bien des mots », *Hommage à Bernard Pottier*, 2 vols, Annexe des *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n°7, t. 1, p. 165-171.
- CHEVALIER J. C., DELPORT M. F. (1988) « Similitude et dissimilitude dans les études linguistiques », *Mélanges offerts à Maurice Molho*, t. III (*Linguistique*), *Les Cahiers de Fontenay*, p. 83-93.
- CHEVALIER J. C., DELPORT M. F., (1995) *L'horlogerie de saint Jérôme*, L'Harmattan, Coll. 'Sémantiques'.
- CHEVALIER J. C., LAUNAY M., MOLHO M., (1984) « La raison du signifiant », *Modèles linguistiques*, t. VI, Fasc. 2, P. U. Lille, p. 27-41.
- DELPORT M. F. (1992-1993) « Les possessifs espagnols », communication faite au Colloque de linguistique de Paris IV-Sorbonne, 1987, *Modèles linguistiques*, Tome XIV, fasc. 1, Lille, p. 11-21.
- DELPORT M. F. (1995) « La part de l'implicite », *STUDI RUMENI E ROMANZI Omaggio a F. Dimitrescu e A. Niculescu*, Unipress, Padoue, t. II, p. 517 -541.
- DELPORT M. F. (1996) « Observations sur la syntaxe du possessif en espagnol médiéval », *Permanences et renouvellements en linguistique hispanique*, Actes du 6e Colloque de Linguistique hispanique, Toulouse, 18-19 mars 1994, publiés sous la direction de M. Camprubi, Ophrys, p. 217-228.
- DEMONTE V. (1988) « El 'artículo en lugar del posesivo' y el control de los sintagmas nominales », *Nueva revista de filología hispánica*, t. XXXVI, n° 1, p. 89-108.
- FERNÁNDEZ RAMÍREZ S., (1951) *Gramática española. Los sonidos, el nombre y el pronombre*, Manuales de la Revista de Occidente, Madrid.
- GUILLAUME G. (Réed. 1975) *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Nizet, Paris et Presses de l'Université Laval, Québec.
- Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1948-1949 C* (1973) vol. 3, publiées par Roch Valin, Presses de l'Université Laval, Québec.
- Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1945-1946 C* (1985) vol. 6, publiées sous la direction de Roch Valin, Walter Hirtle et André Joly, Presses de l'Université Laval, Québec et P. U. L., Lille.
- MOIGNET G. (1981) *Systématique de la langue française*, Klincksieck, Paris.
- POTTIER B. (1987) *Théorie et analyse en linguistique*, Hachette, Paris.
- RADELLI B. (1978) « Los posesivos en español », *Nueva revista de filología hispánica*, t. XXVII, n° 2, México, p. 235-257.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (1973) *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*, Espasa-Calpe, Madrid.
- SCHMIDELY J. (1983) *La personne grammaticale et son expression en langue espagnole*, Publications de l'université de Rouen et Éditions hispaniques, Paris.

ANNEXES

Corpus

Azorín, *Doña Inés*, Castalia, Madrid, 1973.

Azorín, *El caballero inactual*, Austral, Buenos Aires, 1948.

Camilo José Cela, *La familia de Pascual Duarte*, Destino, Barcelona, 1972.

Miguel Delibes, *Cinco horas con Mario*, Destino, Barcelona, 13ra ed., 1977.

Ramón Sender, *Mr Witt en el Cantón*, Alianza Ed., Biblioteca de Bolsillo, Madrid, 1968.

NOTES

1. Voir, par exemple, Fernández Ramírez S. (1951) p. 291, § 149. C'est nous qui traduisons.
2. Voir, par exemple, Real Academia Española (1973) § 3. 10. 9 a. Nous traduisons et les mots soulignés le sont par nous.
3. Voir, par exemple, Radelli B. (1978).
4. Cf. Chevalier J. C. (1977), spécialement p. 5-12.
5. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1948-1949 C* (1973) p. 55. 6
6. Moignet G. (1981) § 229, 242, 278.
7. Schmidely J. (1983) § 3. 1. Schmidely ne retient que la dénomination d'adjectif personnel.
8. Alarcos Llorach E. (1994) § 129.
9. Les postulats sur lesquels se fonde la présente étude ont été exposés dans divers travaux parmi lesquels on citera : Chevalier J. C. (1982) (1985) (1988). Ainsi que Chevalier J. C., Launay M., Molho M. (1984) et Chevalier J. C., Delpont M. F. (1988).
10. Pour une présentation générale de la morphologie des possessifs espagnols, de ce que disent leurs signifiants, de leur histoire formelle et syntaxique, voir Delpont M. F. (1992-1993).
11. C'est, en espagnol, le propre des signifiants pronominaux en S-.
12. Cf. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1948-1949 C* (1973), p. 55.
13. Ici encore la dénomination est de pure convention et n'a rien à faire avec les aspects positif ou négatif qu'on peut déceler dans les situations d'expérience pour la déclaration desquelles on convoque ce pronom.
14. Guillaume G. (1975) p. 59.
15. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1945-1946 C* (1985) p. 62.
16. Voir Delpont M. F. (1996).
17. Ce rôle central du verbe, mainte fois énoncé par Guillaume, a été analysé minutieusement, et décrit dans ses principales conséquences, par Chevalier J. C. (1978), principalement p. 199 et 200.
18. Cf. Demonte V. (1988) p. 107.
19. *Op. cit.*, § 149.
20. Cf. Guillaume G. (réed. 1975) chap. XIV, p. 211-216.
21. Les mots déclarant un lien de parenté sont ici assimilés à ce « rapport de partie à tout » : c'est une simplification commode mais abusive. Les cas de « partie d'un tout » ne sont que des cas du monde référentiel, rien du rapport qui les y unit ne s'inscrit dans les signifiants. Les mots de la parenté portent inscrit en eux-mêmes le lien à quoi ils réfèrent ; ils sont les signifiants de ces liens. Dans le référent des uns et des autres on peut lire une relation de type possessif. De cette relation les « parties d'un tout », à la différence des mots de parenté, ne disent rien linguistiquement. Mais, dans les agencements syntaxiques où les uns et les autres interviennent, une communauté de traitement linguistique reparaît, qui justifie qu'on les regroupe.

22. Cf. *Mr Witt chez les Cantonnards*, Fédérop, Lyon, 1978, p. 20.

23. Cette notion est empruntée à Bernard Pottier (1987) qui écrit à la p. 45 : « L'orthonyme sera donc la lexie (mot, ou toute séquence mémorisée) la plus adéquate, sans aucune recherche connotative, pour désigner le référent : "dire la vérité alors qu'on a voulu un temps la cacher" → avouer (plutôt que *craquer*, *se mettre à table*, *passer aux aveux*...) ». Sur le pouvoir que l'orthonymie exerce sur les traducteurs, voir Chevalier J. C., Delport M. F. (1995), en particulier le chapitre 6.

24. Cf. Fernández Ramírez S. (1951) § 120.

25. Pour l'exemple 13, la détermination supplémentaire qu'apportent les adjectifs rendrait difficile l'emploi de l'article défini, puisqu'il faudrait alors supposer que les propriétés ainsi énoncées sont déjà connues et constituent avec l'être auquel on les associe une unité préexistant à la saisie par l'article en L-. Il est, en revanche, aisé de recourir à l'article extracteur, en -N, et c'est par rapport à son usage que le possessif est déclaré « expressif ». Dans le cas de l'exemple 14, les *lomos brillantes* des livres ont été mentionnés à plusieurs reprises, ils sont une espèce de leit-motiv dans le monologue dont est fait tout entier le roman ; l'emploi de l'article en -L n'aurait pas été incongru, de ce fait.

26. Cf. Guillaume G. (Rééd. 1975) chap. XIV, p. 213-214.

27. A cet égard, l'exemple 9 est significatif. D'un bout à l'autre de la phrase, il est parlé du même être, posé dans sa relation aux *carabineros* par le moyen des pronoms *le* puis *lo* ; et chacun des trois syntagmes verbaux déclare les formes singulières que revêt, successivement, cette relation. Le recours au possessif (*descubrieron su alijo*) aurait évidemment brisé l'unité de focalisation qui caractérise cette phrase.

28. Ailleurs, déjà, dans les alternances de formes immanentes et de formes transcendantes, de passés simples et de plus-que-parfaits en particulier, on a remarqué qu'il en allait de même. Cf. Delport M. F. (1995).

RÉSUMÉS

L'espagnol use du possessif avec parcimonie, préfère souvent l'article, assorti ou non d'un pronom déclarant le "possesseur". Que la nature des objets "possédés" règle en partie ces usages, comme on l'a toujours dit, c'est indéniable. Mais d'autres facteurs interviennent, qu'on s'efforce ici de mettre au jour. Si les syntaxes possessives diffèrent d'une langue à l'autre, cela tient moins aux représentations du monde que chacun peut se forger qu'à la considération ici et là concédée à ces représentations. Et à la part d'implicite que chaque langue tolère.

Spanish language scarcely uses the possessive form. The article, associated or not to a pronoun invoking the "possessor", is often preferred. The nature of the possessed objects governs in part these habits, a fact which cannot be denied as it has always been claimed in the past. But other factors come into play. An attempt is made here to shed some light on such factors. Inasmuch as possessive syntaxes vary from one language to another, this is less due to the worldlike vision that every one may conceive than to the consideration given to such representations here and there. And also to the implicate aspect which every language may tolerate.

AUTEUR

MARIE-FRANCE DELPORT

Université de Paris IV Sorbonne URA 1036 du CNRS